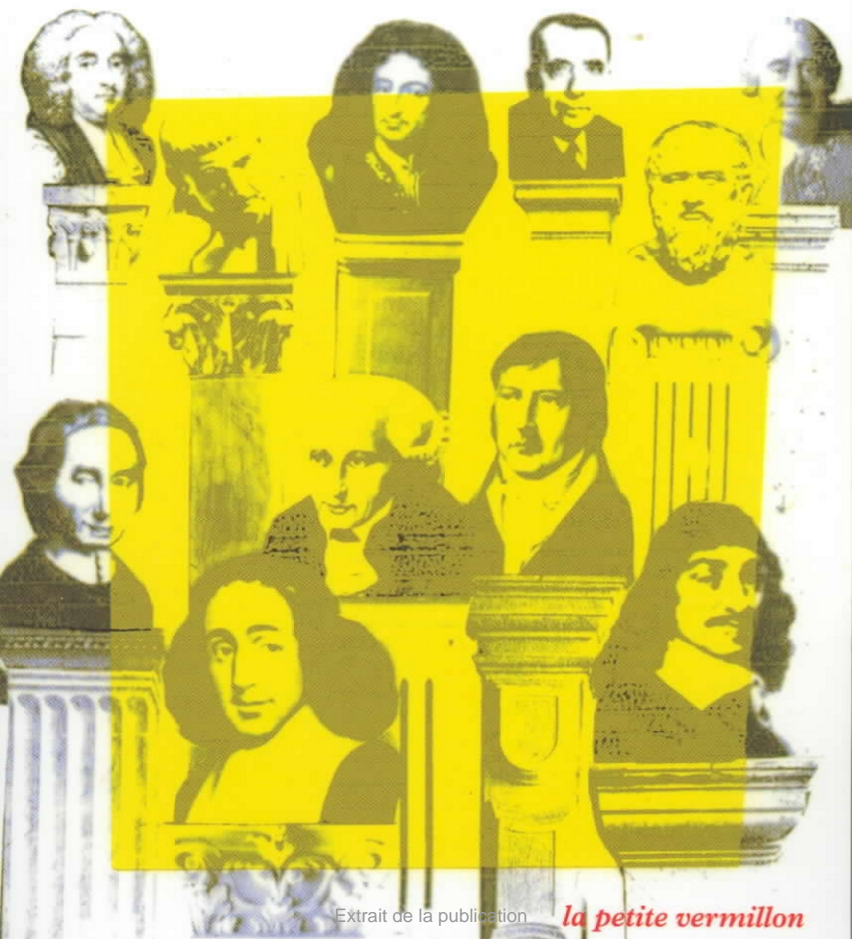


Ferdinand Alquié

Qu'est-ce que comprendre
un philosophe



Extrait de la publication

la petite vermillon

la petite vermillon

Qu'est-ce que comprendre un philosophe

Du même auteur
dans la même collection

PLANS DE PHILOSOPHIE GÉNÉRALE.
LA PHILOSOPHIE DES SCIENCES.
LEÇONS SUR SPINOZA.
LEÇONS SUR DESCARTES.
LEÇONS SUR KANT.

Voir la liste des ouvrages de Ferdinand Alquié (*infra*,
page 92).

Ferdinand Alquié

QU'EST-CE
QUE COMPRENDRE
UN PHILOSOPHE



La Table Ronde
14, rue Séguier, Paris 6^e

C'est au milieu des années cinquante que Ferdinand Alquié a donné cette conférence que nous reproduisons ici d'après le polycopié du Centre de Documentation Universitaire (1956).

© Éditions de La Table Ronde, 2005.
ISBN 2-7103-2815-1.

Je voudrais vous parler, ce soir, d'un sujet fort général : qu'est-ce que comprendre un philosophe ? Chaque genre d'ouvrage de l'esprit demande une compréhension particulière. Il est clair, par exemple, qu'on ne comprend pas un poème comme on comprend une sonate, qu'on ne comprend pas une sonate comme on comprend un tableau, ou un théorème mathématique. Je me propose donc de présenter

quelques réflexions sur les caractères spéciaux de la compréhension des philosophes.

Il faut remarquer, tout d'abord, qu'une œuvre philosophique est une œuvre de langage, et de langage expressif. Ceci peut paraître aller de soi, mais ne va pas tellement de soi. Pensons, par exemple, qu'un poème n'a pas nécessairement pour but de transmettre une vérité existant avant lui. On peut très bien admettre que le langage poétique crée, si je peux dire, dans l'âme du lecteur, l'état qu'il inspire. Au contraire, nul ne le mettra en doute, si l'on écrit une œuvre philosophique, c'est parce que l'on veut exprimer et transmettre au lecteur une certaine vérité, anté-

rieure à l'œuvre elle-même. Il est donc nécessaire, devant l'œuvre philosophique, d'aller de l'œuvre à la vérité, de dépasser l'œuvre vers cette vérité. Et c'est alors que notre problème se pose : quel genre de vérité va-t-on pouvoir trouver, ou quel genre de vérité faut-il chercher dans une œuvre philosophique, ou à partir d'une œuvre philosophique ?

Je crois que cette question n'est pas sans importance. Très souvent, si l'on ne parvient pas à comprendre certaines œuvres, c'est parce qu'on ne se demande pas quel genre et quel type de vérité elles prétendent transmettre ou évoquer. La poésie paraît, à cet égard, l'objet de contresens permanents. Les

gens qui, placés devant un poème, ne le comprennent pas, ne savent pas le plus souvent ce qu'est un poème, ce qu'est le langage propre du poème, et ils cherchent dans le langage poétique autre chose que ce qu'il contient. Ce qu'il faut, c'est ne pas faire un contresens analogue en philosophie : il importe donc de savoir quel genre de vérité une œuvre de philosophe prétend exprimer.

Or, lorsque, ayant parlé à quelqu'un, et l'ayant entendu nous répondre, nous lui disons : « Comme vous m'avez bien compris », nous pouvons signifier plusieurs choses, exprimer plusieurs idées différentes. Il y a, par exemple, le « Vous m'avez bien compris » du savant, du mathématis-

cien. Celui-là signifie incontestablement : « Vous avez compris ce que j'ai voulu dire. » La compréhension porte ici sur la vérité exprimée. Dire : « Vous m'avez compris », c'est dire : « Vous avez saisi la logique de la déduction, vous avez perçu l'exactitude de la loi. » Il y a aussi le « Vous m'avez compris » de la femme jusque-là incomprise. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas le même, puisque, là, ce qu'il faut comprendre, ce n'est pas une vérité impersonnelle, c'est l'être même qui est en jeu, son moi particulier, sa psychologie. Ce que l'on doit, par conséquent, se demander tout d'abord, c'est dans lequel de ces deux sens (et nous verrons que ce n'est ni dans l'un ni dans

l'autre), il faut comprendre un philosophe, si c'est comme un mathématicien, ou si c'est comme un être humain voulant exprimer un état d'âme personnel.

Je viens de vous le dire, ce n'est évidemment ni dans un sens ni dans l'autre. Tout d'abord, ce n'est pas dans le sens où l'on comprend un mathématicien. Certes, pour comprendre un philosophe, il faut d'abord comprendre ce qu'il veut dire, je ne veux point nier cela ; mais une vérité philosophique n'a pas, assurément, le caractère impersonnel d'une vérité mathématique. Et pour nous en persuader, je crois qu'il suffira que nous pensions à ce que nous avons tous dans l'esprit quand nous disons que nous comprenons Euclide, par

exemple. Quand je comprends une proposition de la géométrie euclidienne, je n'ai pas l'impression que je comprends Euclide, mais que je comprends la géométrie. Si je parle de la géométrie d'Euclide, c'est soit, par un souvenir pieux, pour me référer à celui qui a découvert ou mis en forme les vérités que je comprends, soit, depuis que nous savons qu'il y a d'autres géométries que celle d'Euclide, celle de Riemann, par exemple, pour dire que je me place dans un certain système de références, de postulats, qui forment précisément la géométrie d'Euclide. Mais on pourrait très bien désigner ce système par une lettre, et dire géométrie A, ou géométrie B ou C ; cela

reviendrait au même. La compréhension des sciences, et des vérités de la science, n'est pas la compréhension des savants qui ont découvert ces vérités, et c'est pourquoi l'histoire des sciences n'est pas nécessaire à la science ; on peut très bien faire de la science sans faire de l'histoire des sciences, et, si on fait de l'histoire des sciences, on fait assurément autre chose que de la science. On aborde même, en réalité, une discipline philosophique, puisqu'on cherche comment l'esprit du savant s'est élevé vers telle ou telle vérité. Au contraire, pour comprendre la philosophie de Descartes ou la philosophie de Kant, il faut incontestablement comprendre Descartes et comprendre Kant.

Je crois que cet exemple montre suffisamment qu'en comprenant Euclide et en comprenant Descartes on ne fait pas appel au même genre de compréhension. Est-ce à dire qu'il faut revenir au second sens du mot *comprendre*, et affirmer qu'il faut comprendre Descartes comme individu, comme un homme qui a vécu à tel moment, a eu telle ou telle particularité psychologique ? Je crois qu'une semblable étude n'est assurément pas vaine, qu'à bien des égards elle est même extrêmement intéressante, et je vais vous citer un ou deux exemples de cet intérêt. Mais ce n'est pas encore cette étude qui nous fera comprendre un philosophe, qui

nous permettra de comprendre Descartes comme philosophe.

Certes, je crois très difficile de séparer l'expérience philosophique d'un Descartes, d'un Kant ou d'un Spinoza de leur expérience affective, et de leur expérience totale. Spinoza, vous le savez, n'hésite pas, au commencement du *De intellectus emendatione*, à nous dire que, s'il est devenu philosophe, c'est parce qu'il s'est trouvé dans une véritable détresse morale ; il nous explique par des difficultés vécues l'origine de sa philosophie. Descartes n'hésite pas non plus à nous retracer l'histoire de son esprit ; et s'il nous raconte cette histoire, c'est sans doute qu'il estime qu'elle peut projeter sur sa philosophie

même une très grande lumière. Mais il n'en reste pas moins que la compréhension d'une philosophie dépasse toujours la psychologie de son auteur.

Il ne me paraît pas douteux que la peur d'être trompé, et d'être trompé par une autre personne, est fondamentale chez Descartes. Mais que peut-on expliquer par là ? Cette peur explique que, dans la *Méditation première*, Descartes nous parle des sens comme de trompeurs affectifs. Et il est assez curieux qu'il nous parle des sens, non pas comme de facultés incertaines, ce qui serait normal, mais comme d'êtres qui risquent de l'induire en erreur. Voilà pourquoi, par la suite, à la fin de la *Méditation première*, le mauvais génie

peut assumer, si je peux dire, ce caractère trompeur des sens, comme une véritable personne. La nature personnelle de la tromperie redoutée explique aussi que Descartes ait recours à la véracité divine : il ne sort tout à fait de son doute qu'en rétablissant un rapport intersubjectif, un rapport entre sa propre conscience et la conscience de Dieu, qui lui parle un langage qui ne saurait mentir.

Mais, tout cela étant dit, et ces caractères étant psychologiquement expliqués (car on peut, si l'on veut chercher les raisons de la nature de ces thèmes, les découvrir dans l'enfance de Descartes, dans une peur qu'il aurait eue d'être trompé, dans une déception,

- La philosophie des sciences*, La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2002 [reprise d'un chapitre du vol. II de *Leçons de philosophie*].
- Leçons sur Spinoza*, La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2003 [rééd. des cours *Nature et vérité dans la philosophie de Spinoza* et *Servitude et liberté selon Spinoza*].
- Leçons sur Descartes*, La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2005 [rééd. du cours *Science et métaphysique chez Descartes*].
- Leçons sur Kant*, La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2005 [rééd. du cours *La morale de Kant*].
- Qu'est-ce que comprendre un philosophe*, rééd. La Table Ronde, « La Petite Vermillon », 2005.

*Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Darantiere (Quetigny)
en septembre 2005 pour le compte des
Éditions de La Table Ronde.*

Dépôt légal : octobre 2005.

N° d'édition : 138425.

N° d'impression : ????

Imprimé en France.